

A propos de l'« affaire » Greenpeace....

Là-bas, à l'ouest de l'Occident : l'Australie et la Nouvelle-Zélande....

*Joël Bonnemaïson**

À la suite d'une délibération aux Nations-Unies, l'ambassadeur de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Renagi Lohia, fit part, le 3 juillet 1985, de ses regrets de voir l'Australie et la Nouvelle-Zélande continuer à siéger au sein du groupe des pays d'Europe occidentale : « I believe that it would have been better if Australia and New Zealand were with us in the Pacific Group, as part of the Asian Group,... and not in the Western European and Other Groups (WEOG) ¹. »

En soulignant ainsi la nécessité d'une solidarité régionale, l'ambassadeur de Papouasie-Nouvelle-Guinée affirma la supériorité des liens géographiques sur les liens historiques : à ses yeux, l'Australie et la Nouvelle-Zélande faisaient moins partie de l'héritage de l'Occident que de la communauté des peuples de l'Asie-Pacifique. Assurément, il posait là une bonne question, que les peuples de souche européenne des antipodes ne cessent d'ailleurs plus ou moins régulièrement de se poser eux-mêmes : l'Australie et la Nouvelle-Zélande font-elles toujours partie de l'Occident ?

* Géographe, ORSTOM.

1. « Je pense qu'il est préférable que l'Australie et la Nouvelle-Zélande siègent avec nous dans le groupe Pacifique, en tant que membres du groupe asiatique... et non plus dans celui de l'Europe occidentale et autres (WEOG) ». (Ma traduction.) Cité par le *Canberra Times* du 4 juillet 1985.



L'Occident, un concept introuvable ?

Lorsque l'Occident était chrétien, son cœur battait à Rome, Paris, Hambourg ou Londres ; l'Europe de l'Ouest représentait sa patrie et son centre penchait vers le sud et le bassin méditerranéen. Il n'y avait rien au-delà, si ce n'est à l'ouest de l'Europe les horizons d'un océan infini et apparemment vide où le soleil terminait sa course. L'Occident correspondait bien alors à une réalité géographique tout autant qu'à une communauté de peuples.

Mais les grandes découvertes révélèrent que l'Occident était un concept extensible : les peuples d'Europe tout au long du siècle dernier ne cessèrent d'en faire reculer les frontières. À cette dérive vers l'ouest correspondit un glissement du centre et sans doute un affaiblissement dans la signification de l'idée. Le « monde occidental », tout comme le terme de « monde libre », semble alors être devenu un concept à sens multiples, géographiquement insaisissable et traversé de contradictions. Tout semble en fait s'être passé comme si avec la fondation de l'Amérique par les colons puritains et mercantiles du *Mayflower*, l'Occident, en tant que concept géopolitique, était devenu une idée morte.

Mais le concept a-t-il une autre signification ? L'idée d'Occident dans le monde d'aujourd'hui semble recouvrir quatre grandes définitions. L'Occident désigne en premier lieu les « pays industriels à structure capitaliste et libérale », ce qui les oppose aux pays dits du « tiers monde » tout autant qu'à ceux du monde « socialiste ». Sur le plan politique, l'Occident désigne les « pays démocratiques » gouvernés par un régime d'assemblée et une majorité élue. Stratégiquement, l'Occident renvoie aux pays du Pacte atlantique et à ses alliés. Enfin, l'Occident se définit par des racines spirituelles communes héritées du christianisme et d'une certaine vision de l'homme et de ses droits. Qu'elles aient ou non cessé d'être chrétiennes, les sociétés de l'Occident se distinguent au plan des valeurs par leur accent mis sur l'individu et sur leur croyance dans le progrès, concepts qui en fait traduisent au niveau profane des valeurs qui étaient autrefois vécues sur un plan religieux (l'« âme » et le « salut »).

Comme on le voit, ces quatre définitions englobent des pays qui sont loin de tous appartenir à l'Europe de l'Ouest ; et inversement tous les pays dits « occidentaux » ne répondent pas à la totalité de ces définitions. Le modèle occidental s'est en effet d'abord moulé dans le creuset culturel des sociétés protestantes anglo-saxonnes et il est ensuite devenu un système à vocation universelle. Que l'on s'en réjouisse au nom de l'égalité ou qu'on le déplore au

HÉRODOTE

nom de la banalisation et de l'uniformisation du monde, le « modèle occidental » n'appartient plus aux seules nations euro-américaines ; les élites dirigeantes du tiers monde y adhèrent par exemple tout aussi fermement que les bourgeoisies de l'Occident historique au sein desquelles le modèle s'est forgé. Dans ce sens, l'Occident est devenu une sorte de nébuleuse aux contours vagues et à centres multiples. Ce n'est plus un pays ou une communauté de pays : géographiquement, le concept est introuvable. L'idée d'Occident garde en revanche toute son actualité en tant que « système » et « pacte d'alliance ». À ce titre, l'Australie et la Nouvelle-Zélande en font partie, tout autant que les États-Unis d'Amérique ou le Canada ; ce sont les mêmes « filles » de l'Occident historique. Mais à la différence de l'Amérique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande n'ont jamais été au centre de la nébuleuse, elles sont nées sur la plus lointaine de ses frontières. De ce primat, le reste découle.

La frontière de l'Occident

Des générations entières d'Australiens ou de Néo-Zélandais ont été élevées dans le sentiment que leur véritable patrie — leur *home* — n'était pas le pays où ils vivaient, mais le pays dont ils provenaient. Un historien australien, Manning Clark, a par exemple expliqué dans une émission radiophonique très suivie qu'il avait d'abord appris dans son enfance que ce qui était beau dans la nature, c'était le « vert » de la vieille Angleterre. Sans même avoir jamais visité l'Europe, il communiait dans ce sentiment que les vrais paysages étaient ceux de l'Europe verdoyante et tempérée. Les tons ocre, rouges, orange ou bruns pâles du continent australien lui apparaissaient dès lors comme de « faux paysages », hors de sa véritable identité et de sa « connivence ».

Un autre grand historien australien, Geoffrey Blainey² a comparé les relations ambiguës de son pays avec l'Angleterre à une *long rope that safeguards and strangles*, une « corde qui protège tout autant qu'elle étrangle ». Il entre en effet dans les relations ambiguës entre l'Angleterre et ses « filles » des antipodes à la fois de la fidélité et du ressentiment, une volonté d'identification, mais aussi une volonté profonde de rupture. Les Néo-Zélandais, fils légitimes de la mère-patrie

2. Blainey est l'auteur de *The Rush That Never Ended* (1963) et de *The Tyranny of Distance* (1966), deux livres historiques considérés comme des « classiques ».

et colons honorables, ont à cet égard moins d'états d'âme que les Australiens, ses « fils maudits ». La dominante anglo-écossaise que l'on note dans le peuplement néo-zélandais ne se retrouve d'ailleurs pas en Australie, où la composante irlandaise est bien plus forte : plus de la moitié des *convicts* provenaient en effet de cette île rebelle et cette proportion se retrouve aussi dans les premiers colons libres et chercheurs d'or qui arrivèrent pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle. À la différence des Néo-Zélandais, qui s'appliquent souvent à être plus britanniques que nature, les Australiens, au contraire, qualifient volontiers les visiteurs ou émigrants britanniques de *pommies bastards* — terme qui n'est pas réellement gentil — et cultivent un anti-modèle. Ils se reconnaissent beaucoup plus dans cette ballade populaire créée dans les années vingt — *Waltzing Matilda* — que dans *God save the Queen*.

Le héros en est un homme barbu et solitaire poussé sur la route par la crise économique et dont la seule propriété est le sac qu'il porte au dos et qui valse au rythme de sa marche : *Waltzing Matilda*... Il met un jour la main sur un agneau qu'il enfouit dans son sac, le propriétaire envoie à sa poursuite trois policiers armés, à cheval, mais l'homme préfère la mort à la prison. Ce chant est une véritable ballade australienne que tous les Australiens savent entonner et que le gouvernement vient de choisir comme « chant national³ ». Toute une imagerie a surgi de la ballade de *Waltzing Matilda* ; l'homme porte un chapeau d'où pendent des bouchons qui protègent son visage des mouches, de son sac pend la théière. Il arpente sans cesse ce pays immense à la recherche d'un travail sur les stations d'élevage. Ce héros-clochard est un symbole vivant à la fois comique et pathétique de l'homme australien jeté hors de son pays d'origine et parcourant les routes d'un continent nouveau à la recherche d'un *home* ou d'une amitié. Il n'est riche que de sa liberté, ce qui l'oppose irréductiblement aux *squatters* et grands propriétaires qui tentent d'établir dans ce nouveau pays l'ordre social inégalitaire de la vieille Europe. Toute l'Australie ou presque se reconnaît dans ce mythe.

Le loyalisme des Australiens tout comme celui des Néo-Zélandais n'a pourtant jamais fait défaut à la « mère-patrie ». Ces deux nations ont assumé à égalité le rôle historique pour lequel elles avaient été fondées sans trop se poser de questions, au moins jusqu'à ces dernières années. Bastions stratégiques face à l'Asie du Sud-Est et bases navales essentielles au maintien de l'Empire

3. Le véritable hymne officiel de l'Australie est en effet *Let's Advance Australia*.

HÉRODOTE

britannique, à la confluence des océans Indien et Pacifique, elles participèrent aussi aux guerres coloniales entreprises par la Grande-Bretagne, notamment au Soudan et en Afrique du Sud, où elles envoyèrent des contingents de volontaires. Lors de la Première Guerre mondiale, leurs pertes en vies humaines furent proportionnellement à la population les plus lourdes de toutes les nations engagées. Le corps australien engagea notamment de 1914 à 1918 plus de 300 000 hommes, sur lesquels il perdit 60 000 tués et 120 000 blessés. L'hécatombe la plus sanglante eut lieu sur la plage de Gallipoli lors de la bataille des Dardanelles où, face à l'armée turque, le souvenir est resté d'un sacrifice gratuit⁴. La « légende » de Gallipoli est devenue une saga qui sert aujourd'hui de récit fondateur à l'identité australienne.

La même loyauté se manifesta à l'égard des « nations occidentales » au cours de la Seconde Guerre mondiale ; mais l'invasion japonaise sur le front du Pacifique changea radicalement les données du problème. L'Australie directement menacée y prit conscience de sa « faiblesse » géostratégique : ses unités d'élite combattaient en 1942 dans le désert de Libye alors que les divisions japonaises déferlaient sur la Nouvelle-Guinée, menaçaient Port-Moresby et bombardaient Darwin. De toute façon, la faible population du pays, l'immensité du continent à défendre, la longueur notamment des côtes à surveiller — 36 735 km au total — rendaient tout espoir de défense illusoire. La protection vint non pas d'une Europe occidentale elle-même déchirée et décimée, mais du grand allié nord-américain. Le général Mac Arthur fut le véritable sauveur de l'Australie. Ce jour-là, les nations européennes des antipodes perdirent vraiment leur mère — l'Angleterre —, elles « gagnèrent » en échange un « grand frère » — le *Big Brother US*.

Les filles de l'Occident

Aux yeux de la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande existaient

4. Les ANZAC — c'est-à-dire les soldats australiens et néo-zélandais sous encadrement anglais — débarquèrent sur une mauvaise plage où ils perdirent d'emblée 80 % de leurs effectifs. Il s'agissait d'une « erreur stratégique ». Ils attaquèrent pourtant sans relâche pendant trois mois pour un résultat dérisoire. Les Français étaient d'ailleurs présents dans l'affaire, ils perdirent eux aussi des quantités d'hommes pour un résultat tout aussi vain.

moins en tant que sociétés autonomes qu'en tant que points forts géostratégiques dont l'identité réelle renvoyait toujours à l'Europe.

La politique de la *White Australia* en découla naturellement. Au début de leur peuplement, ces deux « colonies » se voulurent comme des nations purement britanniques. L'Australie ne s'ouvrit largement à l'émigration des autres nations européennes de façon significative qu'après la Seconde Guerre mondiale. Elle n'a de même ouvert ses frontières à l'émigration asiatique, en particulier aux réfugiés du Viêt-nam, que tout récemment. Aujourd'hui les immigrés ou réfugiés asiatiques constituent le courant dominant — près des deux tiers du quota des 70 000 à 80 000 migrants admis chaque année —, ce qui ne va pas sans vive controverse, ni problèmes au sein d'une société qui dès le départ s'est voulu homogène et s'est construite dans la hantise d'un possible déferlement de population en provenance de l'un de ses voisins asiatiques.

La vocation occidentale de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande se lit aussi dans la répartition géographique de son peuplement. Dès le départ, la colonisation européenne se concentra dans les franges sud, dans l'angle sud-est de l'Australie, ou dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande ; le Nord fut laissé non pas en tant que « frontière intérieure » que la colonisation aurait eu pour mission de faire reculer, comme ce fut le cas de l'ouest des États-Unis, mais comme une zone-tampon, un glacis protecteur séparant de l'Asie. Il entra dans ce choix bien des raisons bioclimatiques et culturelles : les colons européens privilégièrent naturellement un environnement qui leur était familier, mais ce ne fut pas le seul facteur, ni même le plus décisif. Dès le départ, ces pays décidèrent de se construire dans un « espace géopolitique », dans un espace où ils se sentaient en sécurité, c'est-à-dire le plus loin possible de l'Asie. Ils regardèrent dès lors le Nord, moins comme une possible frontière vers laquelle la colonisation intérieure pourrait se développer que comme une étendue morte les protégeant d'une possible invasion.

Ce fut en partie prémonitoire. En 1942, face à l'invasion japonaise, l'Australie décida de reconcentrer ses forces au sud de Brisbane, sur son cœur habité, abandonnant sans défense tout le nord du continent. En fait, le grand nord reste toujours un glacis, un espace quasi désert : le « Northern Territory » (territoire fédéral doué d'un gouvernement autonome, mais non pas d'un État) représente par exemple une superficie de 1 346 200 km², soit 17,5 % de l'ensemble du continent australien, mais il n'était encore peuplé en 1984 que par 139 900 habitants, soit moins de 0,9 % de l'ensemble de la population, dont le total atteignait 15 millions en 1985. En dépit de son exceptionnelle richesse minière,

HÉRODOTE

le Nord n'attire en fait que des villes éphémères. Le véritable pays, l'œkoumène est au-delà, sur la frange côtière du Sud, sans que pour autant une réelle malédiction naturelle et climatique puisse être invoquée pour expliquer cette disparité.

Si le cas de la Nouvelle-Zélande révèle une évolution différente, le point de départ fut le même. Tout au long de ces deux siècles, l'histoire du peuplement peut en effet se ramener à celui de la continuelle remontée vers l'île du Nord d'un peuplement européen initialement cantonné dans l'île du Sud. L'ancienne capitale des colons écossais, Dunedin⁵, située au sud de l'île du Sud n'est plus aujourd'hui qu'une capitale provinciale marginalisée ; les fonctions de capitale nationale sont exercées par Wellington, tandis que la véritable métropole néo-zélandaise, le centre nerveux du pays, Auckland, se situe tout au nord.

L'attraction pour le nord s'explique, indépendamment des caractères bioclimatiques d'un milieu naturel à l'évidence plus accueillant, par une qualité différente de frontière. L'île du Nord représente en effet une frontière avec le monde polynésien, un engagement vers le cœur du Pacifique ; en remontant vers le nord, le peuplement européen de la Nouvelle-Zélande se rapprocha de ce monde dont il souhaitait le contact. La localisation progressive des villes et de l'activité économique néo-zélandaise toujours plus au nord découle dans une certaine mesure de ce choix. Il en va bien autrement de l'Australie, où les conditions du milieu naturel et les choix géopolitiques se conjuguèrent pour faire à l'inverse de la frontière nord une zone quasi désertique.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande participèrent ensemble aux guerres de Corée et du Viêt-nam aux côtés de leur allié américain. Pour la première fois de leur histoire, elles agirent alors en leur nom propre et non pas en tant que « dominions » de la Grande-Bretagne. La fin du Viêt-nam et l'échec de ce qui fut dans une certaine mesure une « croisade occidentale » représentèrent un traumatisme moral pour la société australienne beaucoup plus engagée à cet égard que la société néo-zélandaise⁶. L'échec final de l'entreprise a sans doute signé la mort de l'Occident en tant que messianisme : une grande partie de la société

5. Il s'agit du nom écossais pour Edimbourg.

6. L'engagement australien aux côtés des forces américaines au Viêt-nam se traduisit par un rétablissement de la conscription : les jeunes Australiens portaient ou non faire la guerre en Asie selon le numéro qu'ils tiraient. La conscription déclencha de vigoureuses protestations au sein de la société civile australienne, du même ordre de ce qui se produisit à la même époque en Amérique, ou en France pendant la guerre d'Algérie.

américaine y perdit ses certitudes ; quant aux nations de la « frontière », l'Australie et la Nouvelle-Zélande, elles se sentirent dès lors « orphelines ». Ces deux nations s'éprouvèrent « seules » ou presque dans le grand silence du Pacifique, face à une Asie du Sud-Est en pleine turbulence et mutation. Dès le début des années soixante-dix, l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont alors entrées dans une nouvelle phase de leur histoire : elles cherchent une nouvelle identité pour un destin propre. Leur affirmation de plus en plus appuyée d'une identité nationale va de pair avec la recherche d'une politique extérieure indépendante visant à une meilleure intégration dans le monde de l'Asie-Pacifique.

Les deux rivages de l'Australie

Lorsqu'on parle du Pacifique comme un « nouveau centre du monde », on entend généralement les pays de la ceinture du Pacifique et non pas les États insulaires qui se trouvent en son milieu. Ces « poussières d'îles » ou ces « confettis d'empire », comme on les a décrits, ont joué un rôle quasi magique dans l'inconscient de l'Occident européen depuis leur découverte, où elles furent décrites comme des lieux du *bonheur sauvage*, mais rarement comme des mondes réels. Ces îles tendent aujourd'hui à jouer un rôle économique et stratégique de plus en plus essentiel en raison de leur localisation au centre d'un espace vers lequel l'intérêt du monde va croissant.

Si l'on reprend les divisions classiques du Pacifique Sud en trois mondes : Micronésie, Mélanésie et Polynésie, on peut constater *grosso modo* un partage correspondant en sphères d'influence. Au nord-ouest, la Micronésie, qui depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale évolue en contrat d'association avec les États-Unis, est devenue une série de porte-avions nucléaire et bientôt des bases essentielles dans le dispositif de la « guerre des étoiles ». Au sud, la Mélanésie est considérée en revanche par l'Australie comme son *backyard*, autrement dit son « jardin privé ». Enfin à l'est, la Nouvelle-Zélande qui, en raison d'une très forte communauté maori de près de 300 000 personnes se définit elle-même comme la première « puissance polynésienne du Pacifique », s'est substituée à l'Angleterre dans la plupart de ses anciennes colonies. Dans ce partage à trois, la France intervient comme un quatrième partenaire qui, comme on le sait, ne fait pas l'unanimité.

Aux yeux de l'Australie, le monde mélanésien forme une ceinture de sécurité

HÉRODOTE

essentielle sur son rivage nord et est. Tout l'arc mélanésien peut être considéré comme relevant de son influence directe à l'exception de la Nouvelle-Calédonie. Dans une certaine mesure, l'Australie est liée à l'ensemble de ces pays comme la France l'est avec les pays francophones de l'Afrique de l'Ouest. Cet intérêt pour le monde mélanésien explique l'attention avec laquelle l'Australie observe l'évolution de la situation en Nouvelle-Calédonie, non pas qu'elle ait nécessairement l'intention de se substituer à la présence française — le poids économique en serait très lourd —, mais elle craint par-dessus tout une déstabilisation violente du territoire, ce qui entraînerait une internationalisation du problème et par là une possible interférence d'un pays tiers provoquant une dérive vers une situation de type « cubain ». En réalité, l'attention de l'Australie se concentre surtout sur la Papouasie-Nouvelle-Guinée à laquelle la lie une relation historique ancienne, puisqu'elle fut ici l'ancienne puissance coloniale⁷. L'Australie qui soutient à bout de bras le jeune État mélanésien en lui consentant une aide importante de 290 millions de dollars australiens par an⁸, a le sentiment de jouer ici sa sécurité sur une frontière dangereuse. La Papouasie au contact direct de l'Indonésie doit en effet faire face à un afflux de réfugiés mélanésiens en provenance d'Irian Jaya⁹, pour la plupart partisans de l'OPM ou Free West Papua Movement, qui anime une révolte contre la présence indonésienne. Cette situation constitue malgré la prudence du gouvernement de Papouasie-Nouvelle-Guinée, qui refuse de soutenir l'OPM et parle épisodiquement de renvoyer les réfugiés chez eux, une menace constante sur les relations avec l'Indonésie qui ne se prive pas d'exercer épisodiquement un « droit de suite » hors de ses frontières.

7. L'État du Queensland, qui craignait une mainmise allemande, s'appropriâ la Papouasie directement en 1883, forçant ainsi la main à la Grande-Bretagne qui fut obligée d'y établir son protectorat. En 1905, la Papouasie devint un territoire de la Fédération australienne. En 1920, la SDN donna un mandat à l'Australie sur l'ex-colonie allemande de la Nouvelle-Guinée. La Papouasie-Nouvelle-Guinée est devenue indépendante en 1975.

8. Une polémique acide s'est développée récemment entre le gouvernement travailliste de Canberra et celui de Port-Moresby, lorsque l'Australie a décidé de réduire son aide de 5 % à partir de l'année prochaine.

9. L'Irian Jaya est le nom indonésien pour l'ancienne colonie néerlandaise établie sur la partie ouest de la Papouasie. Cette colonie fut remise officiellement aux mains de l'Indonésie après un vote des Nations unies en 1962 ; elle devint province indonésienne en 1973. Un mouvement de résistance papou s'est alors affirmé, entretenant l'insécurité dans les montagnes de l'intérieur, mais son importance et la nature réelle des événements sont difficiles à juger, les informations ne filtrant pas hors de la frontière de l'Irian Jaya.

Le problème de l'Australie consiste à garantir la sécurité de l'indépendance de son voisin mélanésien tout en conservant des relations amicales avec la puissance indonésienne.

Les pays de l'Asie du Sud-Est représentent en effet sur les rivages nord et ouest de l'Australie des voisins en plein essor et souvent inquiétants. L'Australie d'aujourd'hui considère qu'elle n'a pas à terme d'autre choix que de s'intégrer dans ce monde économique et de participer au formidable développement qui se produit à l'heure actuelle à l'ouest de ses côtes. Elle doit pour se faire relever un défi essentiel et dramatique : reconvertir son appareil industriel et abaisser ses barrières douanières de façon à affronter les industries de transformation de « l'est du monde »¹⁰. Le moindre des obstacles n'est pas la politique malthusienne des syndicats australiens. Le gouvernement travailliste de M. Hawke qui a entrepris cette politique s'est engagé dans une série de choix difficiles, mais l'Australie possède la richesse en hommes et surtout en ressources naturelles pour accomplir avec succès cette mutation nécessaire.

L'identité Pacifique

L'image « protectrice » que projette l'Australie sur l'ensemble de la Mélanésie se complète par celle que projette la Nouvelle-Zélande sur une grande partie du monde polynésien. Mais l'image ici diffère sensiblement ; lors de son passage à Tonga, en août 1985, M. Lange a particulièrement insisté sur « l'identité polynésienne » de son pays : « I head a government which represents a new generation of New Zealanders — a generation with a new perspective of our place and of our future... We are coming to understand and I hope rejoice in our Polynesian heritage. We are coming to see ourselves not as Europeans but as Pacific people. This is an overdue happening¹¹. »

10. L'actuelle économie de l'Australie peut en effet se définir par un secteur primaire très performant (agriculture et industries extractives) et à l'inverse par une industrie de transformation désuète, trop protégée et non compétitive. Un géographe australien, Mal Logan, l'a récemment qualifiée de coloniale et de « semi-périphérique » dans un article paru dans *L'Espace géographique*, vol. XII, 1983-2, p. 101-107.

11. « Je suis à la tête d'un gouvernement qui représente une nouvelle génération de Néo-Zélandais avec une nouvelle vision de notre rôle et de notre futur... Nous comprenons et j'espère nous nous gratifions de notre héritage polynésien... Nous en sommes enfin venus à nous voir non pas comme

HÉRODOTE

Ces paroles ne sont pas de « vent », surtout dans la bouche de celui qui les prononce. Elles signifient en effet que la Nouvelle-Zélande a fait son « saut », qu'elle ne se considère plus comme une « frontière » de l'Occident, mais comme un État océanien dont les intérêts géostratégiques et la vision philosophique peuvent précisément diverger de l'Occident. Elle joue de ce fait un rôle de plus en plus actif dans le cadre politique régional du Pacifique Sud.

La Nouvelle-Zélande entretient en particulier des relations très étroites avec les petits États polynésiens qui ont choisi de prendre leur indépendance dans le cadre d'une association de souveraineté : les îles Cook, Niue et Tokelau sont des États indépendants qui s'en remettent, en ce qui concerne leur défense et leur politique extérieure, à la Nouvelle-Zélande. En échange, leurs citoyens jouissent de la liberté d'émigrer dans ce pays, ce qui est d'une importance vitale pour ces îles souvent surpeuplées et sans grande ressource économique ; ces États jouissent en outre d'une aide économique importante. Cette politique d'assistance renforce les liens culturels, politiques et économiques transocéaniques, mais comme certains auteurs l'ont fait remarquer¹², elle étouffe en même temps toute possibilité de vie autonome et de développement local dans des îles condamnées en fait au dépeuplement et à la vocation de « réserve touristique ».

Le royaume de Tonga et l'État des Samoa occidentales¹³ sont également liés par des accords privilégiés avec la Nouvelle-Zélande qui accepte chaque année des quotas de migrants et finance parallèlement des programmes ponctuels de développement.

La « sensibilité polynésienne » de la Nouvelle-Zélande est très « vive » à l'égard de tout ce qui peut survenir en Polynésie française, en particulier les expériences nucléaires souterraines de Mururoa. La politique « nationale » de la Nouvelle-Zélande, exacerbée encore par la malheureuse affaire du *Rainbow Warrior*, consiste à prendre la tête de l'alliance des États insulaires du Pacifique au nom de leur commune « identité océanienne ».

Mais la présence française n'est pas la seule visée. L'actuel Premier ministre,

des Européens mais comme un peuple du Pacifique. Nous aurions dû le réaliser depuis longtemps... » (Ma traduction.) Hon. D. R. LANGE, extraits de discours publiés par le *Tonga Chronicle*, le 9 août 1985.

12. *The Ebbing Tide : The Impact of Migration on Pacific Island Societies*, ouvrage collectif, Wellington, 1982 ; ou encore par John CONNELL, *Indépendance et dépendance dans le Pacifique Sud*, L'espace géographique, vol. XI, 1982-4, p. 252-258.

13. Et, dans une certaine mesure, également Fidji.

M. Lange, réalisa à cet égard son premier geste symbolique en interdisant dès son élection l'entrée dans les eaux de son pays aux bateaux de guerre américains à propulsion nucléaire ou susceptibles de porter un armement atomique. Ce geste unilatéral a été considéré par les États-Unis comme une véritable rupture du pacte d'alliance militaire de l'ANZUS liant les trois pays « occidentaux » du Pacifique : l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis.

Les États-Unis ont alors bien spécifié qu'ils continuaient à considérer la Nouvelle-Zélande comme un pays allié avec lequel ils partageaient des valeurs communes, mais ils n'ont pas tardé ensuite à faire connaître leur réponse réelle : toute coopération militaire a été coupée avec la Nouvelle-Zélande, en particulier dans le domaine des renseignements militaires. En matière de défense, la Nouvelle-Zélande fait donc aujourd'hui cavalier seul, ce qui la conduit à renforcer sa propre capacité militaire et à augmenter ses crédits d'armements. Dans le cadre de ses responsabilités régionales, la Nouvelle-Zélande a également mis sur pied une force d'intervention rapide capable de venir éventuellement en aide à un pays océanien. Là aussi le parallèle entre la politique « indépendante » de la France en Afrique de l'Ouest et celle de la Nouvelle-Zélande en Océanie est frappante. En ce domaine au moins, M. Lange semble être, à son insu, un disciple de Charles de Gaulle.

« Down under », ou le monde vu d'en dessous

La Nouvelle-Zélande prend aujourd'hui des positions spectaculaires que l'Australie ne partage qu'en partie. Pourtant de fortes pressions existent au sein de l'aile gauche du Labour Party de M. Hawke pour que son gouvernement opère une rupture plus radicale à l'égard des États-Unis et s'aligne sur les positions néo-zélandaises. Il n'est pas tout à fait sûr que les accords autorisant l'existence de bases américaines en Australie soient reconduits lorsqu'ils arriveront à expiration de 1988. En réalité, l'Australie se révèle prudente : elle reste en effet attachée à l'alliance américaine dans le domaine de la politique asiatique, mais tend à partager, au moins en partie, les options de fond du gouvernement néo-zélandais en ce qui concerne le Pacifique Sud. La France et les États-Unis, bien que pour des raisons différentes, sont en la matière renvoyés dos à dos.

La presse et les porte-parole des gouvernements australien et néo-zélandais reprochent, comme on le sait, aux Français leur « politique coloniale » et d'expériences nucléaires dans le Pacifique. Aux États-Unis, ils reprochent de

HÉRODOTE

soutenir cette même politique pour garder en Europe la France dans le camp « occidental ». Allant plus loin, M. Dalrymple, ambassadeur d'Australie à Washington, a récemment attaqué la politique des pêches de ce dernier pays. Les États-Unis ont en effet refusé de signer la Convention internationale qui reconnaît aux États maritimes ou insulaires l'exclusivité des droits de pêche sur les stocks de poissons existant à l'intérieur de leur 200 miles : EEZ ou *Exclusive Economic Zone*. Cette politique permet aux grandes sociétés de pêche nord-américaines basées à Pago-Pago (Samoa américaines) de ne pas payer nécessairement des droits aux États insulaires et de poursuivre éventuellement à l'intérieur des zones côtières les bancs de poissons migratoires. L'État indépendant de Kiribati (ex-îles Gilbert) en a tiré, quant à lui, sa propre conclusion en négociant des droits de pêche à une flottille de pêche soviétique, ce qui a déclenché une certaine émotion dans les pays du Pacifique.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande cherchent à l'heure actuelle à rallier derrière elles l'ensemble des pays du Pacifique autour d'une politique à double objectif : faire respecter la Convention de la mer sur les EEZ, aboutir à un traité international déclarant le Pacifique Sud zone dénucléarisée (South Pacific Nuclear Free Zone). Ce dernier traité étant destiné à isoler surtout la France qui semble peu encline à interrompre ses essais à Mururoa. La France et les États-Unis, par leur politique de pêche, sont donc accusés ensemble de déstabiliser les États insulaires du Pacifique et d'ouvrir ainsi la voie à une influence soviétique pourtant jusqu'ici fort discrète dans cette partie du monde.

On le voit, « l'Occident » devient dans le Pacifique Sud un concept stratégique controversé. Les États-Unis qui conservent leur emprise sur l'ensemble des îles de Micronésie¹⁴, autrement dit sur le bouclier militaire qui les intéresse, se montrent d'une relative discrétion dans le reste du Pacifique. Si l'on excepte Honolulu et la base de Pago-Pago avec ses impressionnantes flottes de thoniers, la présence américaine est ailleurs quasi inexistante. Le seul souci des États-Unis revient à éviter qu'une présence ennemie ne vienne s'installer dans leur dos. À cet égard, la crainte d'une contagion « cubaine » au Vanuatu ou le spectre du colonel Kadhafi en Nouvelle-Calédonie représentent une commune obsession pour

14. Guam, territoire américain depuis 1898, est à cet égard l'un des espaces géographiques les plus militarisés de la planète : la moitié de l'île est pratiquement sous le contrôle des forces américaines et truffée d'ogives à tête nucléaire.

À PROPOS DE L'« AFFAIRE » GREENPEACE...

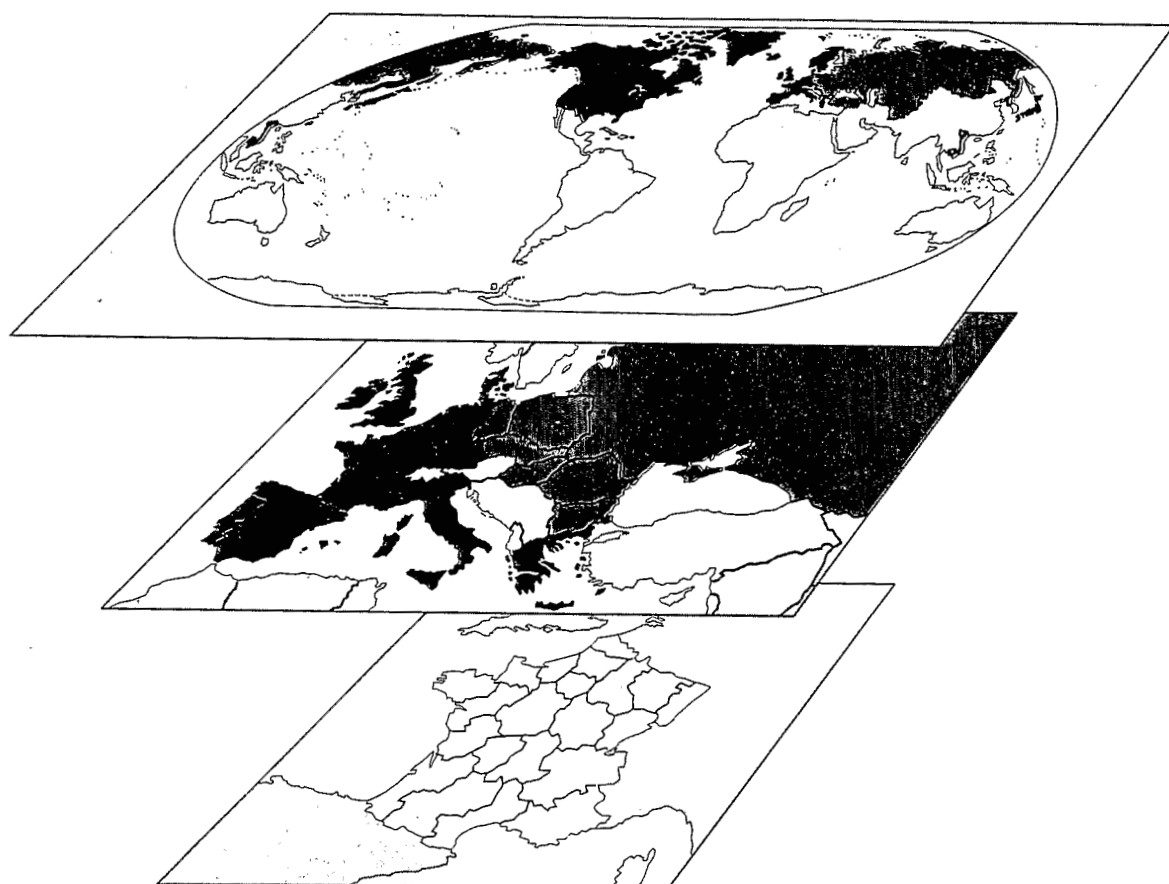
les États-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. À ce niveau au moins, les trois politiques se rejoignent.

En bref et en dépit d'un ton politique nouveau et de gestes d'indépendance auxquels les Américains n'étaient jusqu'ici guère habitués, du moins dans le Pacifique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande font bien toujours partie du monde occidental. Les opinions publiques de ces pays sont en grande majorité conservatrices, attachées à leur héritage européen et à l'alliance nord-américaine : leurs sociétés sont à l'évidence des sociétés occidentales fortement marquées par le modèle britannique. Toutefois bien des choses ont changé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'échec de la « croisade occidentale » au Viêt-nam ; l'Australie et la Nouvelle-Zélande ne se considèrent plus comme des alliés inconditionnels situés à la frontière des intérêts stratégiques de l'Ouest. Face à l'Asie et aux défis de tous ordres qui les provoquent, ces pays cherchent à développer une politique de coopération culturelle et économique à direction multiple et sans exclusive ; au sein du Pacifique Sud dont ils font partie et que dans une certaine mesure ils se partagent géopolitiquement, l'Australie et la Nouvelle-Zélande apparaissent comme les « nations dominantes » et les « partenaires » privilégiés des petits ou moyens États océaniques.

En fait, les deux nations de souche européenne des antipodes ne sont plus à l'ouest de l'Occident, mais *down under*, comme le veut la formule que l'on peut lire aujourd'hui un peu partout en Australie sur les tee-shirts ou sur les marques de publicité : *Australia down under* ; l'Australie est en dessous du monde, c'est-à-dire à part. Elle se sent, ou plutôt elle se voudrait de moins en moins impliquée dans la gigantesque querelle de l'Est et de l'Ouest. Sa société est de l'Ouest, mais sa géographie est aux antipodes de l'Ouest : elle est donc en dessous, ou plutôt « au-dessus » de la grande querelle de l'hémisphère Nord.

HÉRODOTE

Géopolitiques de la France



1^{er} trimestre 1986

N° 40 / 60 F

revue de géographie et de géopolitique

P. 165

Géopolitiques de la France

Pourquoi géopolitiques au pluriel ? Parce que se posent en France des problèmes géopolitiques particulièrement nombreux, parce qu'il faut les appréhender à différents niveaux d'analyse, au plan mondial, dans le cadre de l'Europe, mais aussi à l'intérieur des frontières de l'État et au niveau régional.

L'attention qu'il faut accorder aux menaces *extérieures* ne doit pas faire oublier les problèmes *internes* qui vont peser lourd dans l'évolution politique de la nation : non seulement celui des immigrés, mais aussi celui des rapports entre des régions voisines, les unes "de droite", les autres "de gauche".

La France est située dans l'angle de deux zones de tension d'envergure planétaire : celle de l'Europe centrale qui oppose l'EST et l'OUEST, celle de la Méditerranée qui sépare le NORD du SUD. En outre, en Europe orientale, comme en Afrique du Nord, se développent au sein de chaque État des conflits internes qui, en s'envenimant, peuvent entraîner de graves crises internationales.

Si la vague de l'intégrisme islamique l'emportait au sud de la Méditerranée, des Maghrébins plus ou moins "occidentalisés" ne chercheraient-ils pas à rejoindre, par dizaines de milliers, les membres de leur famille qui se trouvent déjà en France ? Un drame comparable à celui des "boat people" peut se produire au large des côtes françaises. Quelles en seraient les conséquences ?

Si la crise qui couve en Europe centrale débouchait sur une série de soulèvements populaires, notamment en Allemagne de l'Est, quelle serait l'attitude de l'Allemagne de l'Ouest et quelle serait celle de l'URSS ? Celle-ci ne tenterait-elle pas de réduire à l'Ouest ce qui déstabilise son empire ?

Depuis la crise des "euromissiles", le dispositif géostratégique de la France connaît des transformations considérables, puisque, dans l'hypothèse d'une guerre "néo-classique" en Europe, elle s'est engagée à participer sur l'Elbe à la « bataille de l'avant ».

On nous dit que le Pacifique est désormais "le centre du monde". L'Europe ne serait-elle donc plus qu'une périphérie lointaine de l'Occident ? Mais qu'est-ce que l'Occident ?

Hérodote a dix ans.

Géopolitiques de la France, Yves Lacoste.

Géopolitique des régions françaises, Béatrice Giblin.

L'invention des frontières : un modèle géopolitique français, Michel Foucher.

L'Allemagne est-elle sûre ?, Michel Korinman.

De l'existence de la déesse «Europe», René Girault.

L'Occident ?, Robert Fossaert.

A propos de l'«affaire» Greenpeace... Là-bas, à l'Ouest de l'Occident : l'Australie et la Nouvelle-Zélande..., Joël Bonnemaison.

Politique et géographie lors de la création des départements français (1789-1790), Marie-Vic Ozouf Marignier.

Braudel géographe, Yves Lacoste.

**HÉRODOTE
A DIX ANS**



ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris

ISSN 0038-487

24 JUIN 1986

Hérodote

revue de géographie
et de géopolitique

40

janvier-mars 1986

SOMMAIRE

- 3. Hérodote a dix ans.
- 5. Géopolitiques de la France, *Yves Lacoste*.
- 32. Géopolitique des régions françaises, *Béatrice Giblin*.
- 54. L'invention des frontières : un modèle géopolitique français, *Michel Foucher*.
- 89. L'Allemagne est-elle sûre ? *Michel Korinman*.
- 99. De l'existence de la déesse « Europe », *René Girault*.
- 114. L'Occident ?, *Robert Fossaert*.
- 126. A propos de l'« affaire » Greenpeace...
Là-bas, à l'ouest de l'Occident : l'Australie et
la Nouvelle-Zélande..., *Joël Bonnemaïson*.
- 140. Politique et géographie lors de la création des
départements français (1789-1790), *Marie-Vic
Ozouf-Marignier*.
- 161. Braudel géographe, *Yves Lacoste*.



C.E.D.I.D. - ORSTOM

PL 165